

LA LETTRE

Il y avait dans l'une des compagnies du régiment *Saint-Blanca* un grenadier appelé *Malsallez*, dit "Lise-Lison," dit "Jasmin," dit le "Furieux," un vieux petit soldat galant, brave comme la charge, adoré de son escouade, mais qui bouillait comme un pot, chaud au moindre petit mot.

A l'époque où l'armée se rassembla en Alsace, M. de *Saint-Blanca*, confia la direction de son régiment à M. de *Pry*, lieutenant-colonel. M. de *Pry*, qui ne savait pas "le soldat," menait ses bataillons au fouet de chasse. On l'eût trouvé mort un matin, mais sa bravoure le gardait. Sous prétexte de rectifier, il punissait en masse, — et ça faisait rire le vieux petit soldat qui, de son coin, voyait tout...

Etrillé comme les autres, *Malsallez*, dit *Jasmin*, entrat au cachot en retroussant de coups de pouce les godets de son tricorné ; mais en sortant de la prison, *Malsallez*, dit le *Furieux*, regardait son officier de travers. Il l'avait surnommé "le cadeau de la cour" et pendant toute la campagne d'Alsace, le nom resta.

Un soir qu'envoyées par *Noailles*, quaraune compagnies s'en allaient rompre un pont sur le Rhin, le régiment de *Saint-Blanca* qui se trouvait en tête, débarqua sur la rive droite sans être aperçu. Les soldats marchaient dans l'ombre. Il faisait un tel silence qu'on eût pu entendre, sous les chapeaux, l'aile de leur ièves, qu'on eût pu entendre aux branches nocturnes, le soupir des feuilles... lorsque tout à coup l'air s'enflamma ! Une immense décharge secoua la plaine. Ce fut comme si le ciel tombait sur le chemin, pourpre, en éclats de foudre ! Les palefreniers, les valets et les chevaux de maiu firent volte-face sur la chaussée, renversèrent les files, trouèrent les escouades.

— Tambours, la charge !

Et comme les grenadiers s'étaient jetés à terre pour laisser passer les balles :

— Messieurs, dit une voix moqueuse, où êtes-vous ? On ne voit plus vos têtes. Je ne sais

comment vous pouvez dormir avec un bruit pareil.

L'injure, comme un coup de botte, releva les hommes, et le régiment gronda.

— C'est le "cadeau de la cour," dit quelqu'un.

Alors, vite, *Malsallez*, rageur, tira sa baïonnette, et la jeta au ventre de l'officier. Dans le bousculant élan des tambours, M. de *Pry* regarda le soldat pour le reconnaître... essuya sa blessure, et s'enfonça dans l'ennemi. A sa suite, les troupes s'élaucèrent. On compta le soir les Croates morts ; ils étaient mille. La nuit passa, au ronron des soupes. Mais au petit matin, comme *Marsallez* racontait "son coup" en jouant à l'Oie, quatre fusils vinrent le chercher.

— Debout. Le lieutenant-colonel te demande.

— Parait que c'est comme ça aujourd'hui dit *Malsallez*.

Et, ferme, il se leva.

M. de *Pry* était sous sa tente, au bout du camp, il fit entrer le soldat, renvoya les ordonnances, et les deux hommes restèrent seuls.

— Marches-tu bien ?

— Oui dit *Malsallez* étonné.

Il y avait encore du sang sur la ceinture de M. de *Pry*. Le lieutenant-colonel cacheta une lettre, et la tendit au soldat :

— Tu va aller immédiatement à Metz, où se trouve le colonel... notre colonel, M. de *Saint-Blanca*, et tu lui remettras ceci... ceci, entends-tu bien ?

Il avait la lettre au dessus des yeux. *Malsallez* dit :

— Je la remettrai.

— Tu connais la route, tu es un vieux soldat. Ne te fais point voler ce papier, et va sans tarder, sans t'arrêter en route un instant.

Il contempla le grenadier de ses yeux profonds, lui dit *adieu*, et leva un doigt... *Malsallez*, content d'en être quitte, fit le salut, prit la porte : "V'là une histoire, se dit-il, i ne m'a pas parlé de mon coup de baïonnette."

Et comme il quittait la tente, libre et seul, délivré des quatre hommes qui l'avaient conduit, l'air lui parut sentir les roses...

Le vieux petit soldat, léger, traversa le camp.